Mélodie Miller

La mariée de la fosse

Copyright © 2025 Mélodie Miller

Sakura Editions

Tous droits réservés.

ISBN :

Avant-Propos

En plein cœur de la ville de Tonnerre, dans l'Yonne, se trouve une fosse aux eaux turquoise.

La fosse Dionne, de l'ancien français *Fons Divina* (Source Divine), a été aménagée en 1758 en lavoir, par Louis d'Éon, père du Chevalier d'Éon. Ce bassin circulaire de 14 mètres de diamètre, ceint d'une demi-rotonde couverte, est dominé par des maisons en arc de cercle.

Cette fosse est un mystère. Nul ne sait où démarre sa source. À la surface, rien ne trahit sa profondeur de plus de 60 mètres. Plusieurs plongeurs y ont déjà perdu la vie en tentant de l'explorer.

De nombreuses légendes l'entourent. On raconte que les sous du Diable s'y trouveraient. On raconte que l'entrée de la fosse Dionne serait l'entrée de l'enfer, qu'elle aurait abrité un serpent basilic, dont le regard avait la faculté de tuer.

On dit aussi qu'on y trouverait le manteau déployé par la Vierge pour protéger une jeune fille suivie par le Diable.



Photo : Mélodie Miller, 26 avril 2025

Sous les eaux turquoise, les secrets pourrissent lentement.
Et parfois, ils remontent respirer.
Mais à Tonnerre, la fosse n'est pas la seule à se taire.
Dans les yeux du village, les reflets sont trompeurs.
Tout l'amphithéatre de Tonnerre regarde, épie et enferme.
Comme un huis-clos en plein air.

Pour Agnès, 1980-1993

Le monde est trop dangereux pour qu'on y vive,
Non pas tant à cause de ceux qui font le mal,
Mais à cause de ceux qui les laissent faire sans bouger.
Albert Einstein

Trois personnes peuvent garder un secret - si deux d'entre elles sont mortes.
Benjamin Franklin

Rien n'est vrai, rien n'est faux ; tout est songe et mensonge,
Illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge.
Nos seules vérités, hommes, sont nos douleurs.
Lamartine

1

Tonnerre

3 novembre 2024

Si je meurs, ce sera ici.
Je n'aurais jamais dû revenir. La fosse Dionne n'apporte que des malheurs, je suis pourtant bien placée pour le savoir.
La pluie battante balaie mes cheveux, mes escarpins s'enfoncent dans la terre boueuse. L'écho du vent dans les arbres fouette mes oreilles engourdies par le froid.
Lui donner rendez-vous ici, à cette heure tardive, dans cette tenue ? J'espérais quoi, au juste ? C'était une très mauvaise idée. La pire de toutes.
Depuis le sentier, je surplombe la ville et le ventre béant de la fosse. La nuit, ses eaux sont d'un noir profond. Personne n'aimerait tomber dedans. Surtout pas moi.
J'accélère le pas, derrière moi, une brindille a craqué. Se pourrait-il que…

Avance, idiote !

Je descends vers le village. Le sentier est glissant. Le vent me pousse, me freine.
Quelque chose a bougé dans le noir. Quelqu'un me suit. J'en suis sûre.
Pourtant, je continue, il est trop tard pour reculer.
Autour de la fosse, les maisons s'agrippent les unes aux autres. Derrière les vieilles pierres, les volets sont clos, les secrets bien gardés. Tonnerre protège sa tranquillité. Comme toujours.
Personne n'aime les problèmes, personne n'aime les drames, surtout pas une ville avec si peu d'âmes. Rester propre, donner le change. Dans la nuit noire, je frissonne, je joue mes dernières cartes et le risque est gros.
Je ne suis qu'à quelques pas de la fosse, maintenant. Un bassin parfaitement circulaire, l'antre du Diable, à en croire les légendes. Un ancien lavoir. Là où les secrets circulaient, ou se taisaient à jamais.
Je resserre le châle sur mes épaules, ma robe a trainé dans la boue, mes collants blancs sont trempés et mon voile déchiré.
Vraiment n'importe quoi ! Personne ne se marie en novembre. Trop froid, trop gris. Qu'est-ce qui m'a pris ?
Je me tiens devant les eaux glacées. Le froid m'envahit. J'inspire à pleins poumons, j'essaie de me détendre. Je dois rassembler mes forces avant la joute finale, celle qui déterminera l'issue du drame.
Mon cœur bat à cent à l'heure, je le sens résonner dans mes tempes, comme un monstre géant tapi dans mes veines. Comme l'hydre de la fosse.
Pourtant, ici, je ne crains plus rien. Comme dans un amphithéâtre à ciel ouvert, si je crie, quelqu'un m'entendra.
Enfin j'espère…
La vieille folle vit-elle encore ? Peut-être qu'elle me voit. Peut-être qu'elle attend.
Elle sait, elle a toujours su.

Je lève la tête vers sa fenêtre, la maison en pierre du milieu. Le lierre grimpe le long de ses murs, tissant le silence comme une toile sur les années mortes. La persienne est entrouverte et laisse filtrer une lumière ténue.
Rien n'a changé.

Un bruit de pas derrière moi. J'enfonce les ongles dans ma chair et je me retourne brusquement. Mon sang se glace.
Un prénom me brûle les lèvres.
Je me suis trompée.

Je n'aurais pas dû revenir.

PARTIE 1

Autour des vieilles pierres

2

Tonnerre

4 novembre

1h48

Huguette s'est endormie sur le canapé. Sa tête repose sur le coussin en tissu délavé : un motif Vichy maintes fois reprisé. Elle porte une robe de chambre usée jusqu'à l'os, des pantoufles rapiécées et des bas de contention beige. Comme des serres, ses grosses mains aux ongles effilés sont croisées sur son ventre. Sa poitrine se soulève par à-coups, elle ronfle et ses narines s'entrouvrent. De ses lèvres fines et sèches, un filet de bave coule. Son visage est fripé, son front creusé et son menton semble s'enfoncer dans son cou. Comme un deuxième appendice.

Si Huguette a été belle un jour, cela ne se voit pas.

Pourtant, sur le rebord de la cheminée, les photos racontent une autre Huguette. Sur l'une, gracieuse, elle enlace un homme, la tête nichée contre sa poitrine. Sa bouche est pulpeuse, ses yeux de biche vifs et clairs. Elle s'accroche à son bras comme pour ne pas le perdre. Elle porte une robe bustier rose et blanche, des escarpins à talons. On pense à Bardot, un jour de fête.

Si Huguette a été un jour coquette, mince et élégante, c'était il y a longtemps.

Sur une autre photo, elle est en vacances, peau dorée, jambes fines et port de tête de danseuse. Des galets ronds, un voilier dans le fond. Menton ? Bretagne ? Le cliché sent l'iode, le soleil et la jeunesse. Elle envoie des baisers du bout des doigts. Sur l'annulaire, un anneau doré. Mariée ? Autrefois. Mais ici, dans le salon, il n'y a qu'elle.

L'homme de sa vie désormais, c'est Félix, son vieux matou, un chat de gouttière gris cendré. Il bondit sur son ventre, avec l'agilité d'un jeune tigre et la réveille.

— Miaouuuuuuu !!!

Elle le repousse d'une pichenette. Excité comme un diable, il revient et plante ses griffes dans sa chair.
Le Porto, à moitié renversé sur la table, l'a assommée. Huguette reste un instant groggy, bouche pâteuse, paupières collées.
Félix s'acharne. Il gratte, griffe, miaule à fendre les tympans. Cette fois, elle crie.

— Fiche-moi la paix, sac à puces !

D'un geste sec, elle le chasse au sol. Il crache, la queue droite comme un sabre.

Elle cligne des yeux, tâtonne, repère l'horloge. Une heure passée. Elle se frotte les paupières, ses mains piquetées de taches brunes.

Et c'est là qu'elle l'entend.

Le hurlement. Net, aigu, venu de la fosse.
Un cauchemar oublié remonte à sa mémoire.
Elle déglutit. Se passe la langue sur les lèvres. Elle voudrait se rendormir.
Mais Félix, lui, n'a pas fini. Il se courbe, feule, hérisse son poil et plante ses crocs dans son mollet.
Ahurie, elle hurle !

— Mazette Félix, c'est quoi encore ce bazar ?

Huguette râle, attrape sa canne posée sur la chaise, s'appuie, se hisse. Chaque vertèbre hurle de douleur. Son fessier renverse le cendrier posé sur l'accoudoir. Les mégots roulent au sol.

Nouveau cri. Strident. Un coup de canif dans l'obscurité.

Huguette frissonne. Cette fois, elle va voir. Courbée sur sa canne, elle s'avance et ouvre la fenêtre en grand. Elle se penche en avant, ses genoux craquent. Dans la poche de son tablier, elle attrape ses jumelles, mais peine à les ajuster. Ses mains tremblent, son cœur cogne. Sous ses yeux effarés elle l'aperçoit.

La fosse Dionne.
Le trou béant du Diable.
Noir comme un œil de cyclope sous la lune grise.

Et, tel un air de déjà-vu, une mariée en robe blanche.

Qui flotte dans l'eau, les bras en croix.
Immobile.
Parfaitement endormie.
Ou pire.

Comme avant… comme la dernière fois.

3

Dijon

4 octobre

Un mois plus tôt

Camille

— C'est sa parole contre la mienne !

Net, clair et précis. Je ne peux pas résumer mieux la situation. Consciente de ma valeur, je me redresse et plante mon regard dans celui de la brune moche, ma supérieure. À sa droite, se tient la responsable DRH, une blonde aux seins refaits. Un gros dossier marqué prudhommes est posé devant elle. Je la toise du regard et hausse le sourcil.
J'attends sa réponse, sûre de mon bon droit. De la main, je lisse ma jupe en flanelle. Je déteste les vêtements froissés, les tâches, les saletés.
Et surtout le travail bâclé.
Dans la vie, quand on désire quelque chose, on se bat pour l'obtenir.

Que voulez-vous ? En rejoignant cette agence immobilière de luxe, j'ai hérité d'une situation merdique. Mon prédécesseur était nul et m'a légué une assistante encore plus nulle. Incompétente, absente un jour sur deux, inefficace. Et tellement mal fagotée, la pauvre chose !

Comme personne ne prend la parole, je continue, c'est important d'occuper l'espace. Toujours attaquer en premier.

— Nos clients sont des personnes très aisées. Ils attendent un service plus, une attitude irréprochable et un tant soit peu de manières.

Je manque d'ajouter *à la hauteur de nos honoraires*, mais je me retiens. Rajouter de l'huile sur le feu ne servirait à rien.

— Je n'aurais jamais choisi Inès comme assistante si on m'avait laissé le choix. Je dois composer avec une erreur de casting.
— Elle assure que vous la harcelez, lance la DRH.
— Que l'ambiance est toxique, continue ma responsable.

Je la fixe droit dans les yeux. Elle n'ose pas me regarder en face, elle a la trouille.
Je connais ça.
Je l'ai vécu, dans une autre vie.

Tout en mordillant son stylo, elle enroule ses jambes sous la table.
Repérer les signaux non verbaux, négocier, capter l'attention, c'est mon métier. Rebondir et argumenter aussi. Je balaie l'air de la main, comme pour chasser un insecte nuisible.
— Toxique, harcèlement… des mots à la mode !

— Qui nous conduisent droit aux prudhommes, reprend la DRH.

Je hausse les yeux au ciel et je martèle ma réponse.
— J'ai sim-ple-ment de-man-dé à mon assistante d'être plus rigoureuse, de corriger ses fautes d'orthographe, de rendre ses dossiers à temps et d'arrêter de ponctuer ses mails d'emoji stupides. D'être professionnelle ! Exigence, respect du client. À quel moment l'excellence rime-t-elle avec harcèlement ?
— Vous avez critiqué sa tenue, fait des remarques sur son physique, insiste la DRH.
— Les cheveux gras, ça se lave ! Les vêtements, ça se repasse ! Et un coup de déo le matin n'a jamais tué personne !

Ma responsable pince les lèvres. La DRH pose un bras sur le sien et répond.
— Mademoiselle Vallon, êtes-vous consciente de votre comportement ?
— Je gère une équipe, pas une colonie de vacances !

La DRH se lève et vient se poser devant moi, elle me toise de haut, ses seins tendus dans le vide.
— Vous avez qualifié Inès de mollusque !

Je soupire, j'ai eu droit à tellement pire.
Avant.
Je pose les mains sur la table. De l'index, je gratte une saleté invisible que je suis seule à voir.

— Ce n'était pas une insulte, juste une métaphore. Elle est tellement lente, la pauvre. Je lui ai expliqué, mais voilà la preuve : elle comprend tout de travers !

La DRH tourne en rond dans la salle de réunion. Ses talons claquent sur le sol.
Y-a-t-il plus horripilant ?
Je veux dire, à part le crissement de la craie sur un tableau noir.
Et des élèves derrière qui ricanent.

Elle darde un doigt rageur vers moi.
— Inès a travaillé chez nous pendant dix ans sans aucun problème. Depuis votre arrivée, elle enchaîne un burn-out, une tentative de suicide et vous ne montrez pas le moindre signe de compassion ?
— Un rien la fatigue !
— Elle vous désigne comme déclencheur principal.
— Elle aurait pu commencer par être compétente.

La DRH se rassoit, un sourire narquois sur les lèvres. Elle sort d'une chemise transparente un document qu'elle me tend avec un stylo.

— Puisque vous le prenez sur ce ton, mademoiselle Vallon, nous allons devoir nous priver de vos services.
— Vous le regretterez !

Ma responsable se tortille sur sa chaise, les doigts noués.
Ça fait longtemps que je n'entortille plus mes doigts.
Il faut choisir son camp.

Je lui décoche un clin d'œil malveillant. Quelque chose qui voudrait dire : Eh oui, ma chérie, il fallait y penser avant, hein ! Qui va décrocher les villas de rêve, faire rentrer les biens dans l'agence et réaliser les objectifs ? Va falloir te bouger les fesses, maintenant, toi et ton salaire bien confortable.

La DRH reprend la parole.

— Nous ne supporterons pas plus longtemps ce climat délétère, mademoiselle Vallon. Nous sommes une maison respectable, vous mettez en danger notre réputation, cela n'est pas tolérable. C'est une faute grave.

— …

Je ne réponds pas. Je les fixe longuement, sans parler. Tout mon mépris, tout mon dégout transpire, pas besoin d'en remettre une couche.
J'attrape leur Bic pourri, signe leur rupture de merde, referme mon sac Hermès, cadeau de Thomas pour nos fiançailles, et je pars.
Tête haute, sans un regard. Ces minables ne me méritent pas.
Devant les bureaux, je chausse mes lunettes de soleil Dior.
Elles épousent mon nez parfait.
Je passe devant la vitrine de la boulangerie.
J'observe mon reflet.
Tailleur impeccable. Chignons tirés. Pas une larme.
Je me souris.

Et je pense :
« Qu'elles crèvent ! »